

foin nécessaire à l'hivernement de ses 3 chevaux, et il recueillit environ 400 minots de grain.

Les choses sont changées depuis ; la terre a été agrandie, à la vérité, mais aussi elle a été améliorée par les engrais fournis par mes vaches, et par son partage en trois, culture, prairies et pacage.

Cette année, sur 250 arpents de terre, j'ai récolté 1,800 minots de grain, et 14,000 bottes de foin ; j'y ai eu, de plus, un bon paturage pour 37 bêtes à cornes, 10 chevaux et 6 moutons.

Je fais transporter pendant l'hiver le fumier à l'endroit où il doit être employé au printemps ; je trouve de grands avantages dans cette pratique.

Voilà, messieurs les rédacteurs, les quelques notes que j'ose offrir à la bienveillance de vos nombreux lecteurs, pour aujourd'hui. Si ces notes, plus fortes en chiffres qu'en élégance, ne vous déplaisent pas trop, si vous y trouvez quelque utilité pour vous-mêmes et pour les cultivateurs, je serai encouragé à vous en passer d'autres, lorsque mes incessantes occupations me le permettront. Contribuer aux progrès de la plus intéressante comme de la plus utile des professions, sera toujours une véritable jouissance pour un ami de son pays.

MARC DUCHARME.

LETTRE DES ETATS-UNIS.

(Pour le Journal d'Agriculture.)

Plattsburgh, 21 mars 1870.

Cher lecteur,

Il n'y a pas longtemps, je vous parlais de la culture du blé ; aujourd'hui, je vais vous entretenir sur la culture de plusieurs des céréales qu'on cultive généralement en Canada : tel que l'orge, l'avoine, les pois, etc ; et sans plus de préambule, j'aborde immédiatement la question et je commence par parler de l'orge.

L'orge, comme vous le savez, donne de très beaux produits, surtout si on a le soin de la confier à une terre franche, meuble riche, et nette. Les terres neuves lui conviennent aussi très-bien. Sa culture cependant est la même que celle du blé, quoique pourtant elle demande à être enterrée plus profondément. Elle croit vite, donne un fort rendement, et est aussi très-propre à la fabrication de la bière et à l'engraissement du bétail. Sa paille est consi-

dérée comme l'un des meilleurs aliments qu'on puisse donner, comme fourrage, aux animaux : le foin excepté.

L'orge mondée, — à épi nu — donne une farine très blanche et très-bonne pour la panification, et rend beaucoup.

Comme l'orge fermente très-vite, une fois entassée, il est important de ne l'engranger que lorsqu'elle est parfaitement sèche.

Pour l'avoine, procurez-vous une belle semence ; que les grains soient gros, et changez-la, elle aussi, comme vous avez fait pour votre blé, car elle est sujette à la carie. Il est bon de la semer aussitôt que les terres peuvent être travaillées ; les semences faites de bonne heure donnent ordinairement de beaux produits. Elle aime un climat humide, craint peu la sécheresse, mais ne donne un produit élevé que dans les terres franches, glai-euses ou grises. Elle donne un fourrage d'assez bonne qualité, notamment pour les vaches. La quantité de semence qui suffit pour un arpent, est de deux minots environ.

Des pois — Les pois viennent très-bien sur une prairie rompue, la quantité de semence que l'on emploie est d'environ un minot à un minot et quart par arpent. On enterre la semence par deux ou plusieurs traits de herse, et l'on rigole bien le terrain, parce que les pois redoutent beaucoup l'humidité. Lorsqu'ils ont atteint environ six pouces de hauteur, il est bon quelquefois de les plâtrer, surtout lorsqu'on a affaire à un sol glaiseux ou à la terre blanche ; le plâtre se sème sur les pois, à la volée ; la quantité que l'on emploie varie suivant l'état de la récolte ; quelquefois, l'on emploie soixante livres, d'autres fois, cent livres et plus ; quelques agriculteurs pensent avec raison qu'il est bon d'opérer le plâtrage en deux fois, à un intervalle de quinze jours environ. Il faut plâtrer pendant un temps humide sans cependant être pluvieux, ou encore pendant la hâtinée. Les pois doivent être récoltés avant leur parfaite maturité, mais ils ne doivent être rentrés que lorsqu'ils sont parfaitement secs. Bien traitée, cette récolte donne d'excellents produits dans notre belle Province de Québec.

Le sol qui leur convient le mieux, est une terre franche, un peu calcaire, c'est-à-dire, que cette terre contient de la chaux. [Je vous ai déjà indiqué, dans un de mes précédents entretiens, comment on s'assure de la présence de

la chaux dans le sol ; néanmoins, je vous le répète encore ici : On plonge, dans un bon verre de vinaigre, gros comme un œuf de terre, et, s'il y a effervescence et que des bulles d'air s'élèvent à la surface, on peut être sûr que cette terre contient de la chaux.] Pour réussir dans le sable, il faut aux pois des années humides. Ils réussissent après toute espèce de récolte, excepté après eux-mêmes. Dans les terres humides ou trop riches, ils versent et fleurissent constamment sans porter de fruits. Un labour profond leur est nécessaire ; la paille, vulgairement connue sous le nom de péza, si elle est rentrée en bon ordre vaut presque le foin, surtout pour les moutons.

Maintenant, on me dira peut-être, bienveillant lecteur, que le plâtrage n'est qu'une simple perte de temps, et de plus, un argent perdu, à jamais gaspillé. A ce propos, je vous raconte ce qui est arrivé à un cultivateur qui vivait du temps du célèbre Franklin, et puis vous jugerez vous-même si le plâtrage est un temps perdu, un argent gaspillé.

Cet homme, comme la plupart d'entre nous le sont, était incrédule ; il lui aurait fallu mettre le doigt, lui aussi. Il ne pouvait pas concevoir comment ce plâtre, véritable poussière, pouvait activer la croissance des plantes. Il le conçut plus tard, vous allez voir.

Franklin qui était la bonté même, toujours fort désireux d'être utile à ce pauvre incrédule, va, de nuit, n'ayant pour tout témoin que la lune, sauvegarder du plâtre, sur une de ses prairies, en écrivant ces mots à jamais restés gravés dans la mémoire des hommes : *Effet du plâtre*. Au bout de quelques semaines, tous ceux qui passaient en cet endroit pouvaient lire la susdite phrase. Les tiges du foin qui avaient été atteintes du plâtre avaient de beaucoup surpassé les autres tiges. Alors, force fut à ce pauvre incrédule de reconnaître l'effet du plâtre, et d'avouer que Franklin avait eu raison.

En sera-t-il de même pour vous, lecteur ? Oh ! non ; je ne le crois pas ; vous avez trop de raison pour cela. Vous croirez à l'effet du plâtre sans y mettre le doigt, et par conséquent, vous plâtrerez vos pois lorsque le temps en sera arrivé. Et puis, en récompense de ce surplus de labeur, vous aurez une abondante récolte.

De la lentille. — La lentille commune réussit avec la même culture et dans les mêmes circonstances que les pois.